

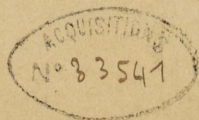
LA MORT DU MARQUIS DE MORA A BORDEAUX

Le nom du marquis de Mora est inséparable du souvenir qu'a laissé dans l'histoire une des grandes amoureuses du XVIII^e siècle, Julie de Lespinasse. On connaît par le beau livre du marquis de Ségur leur tragique aventure¹. En décembre 1766, Julie, qui a trente-six ans, rencontre à Paris un jeune Espagnol qui en a vingt quatre. Il s'appelle don José Pignatelli y Gonzaga; il est d'une illustre famille d'Aragon, fils du comte de Fuentes, ambassadeur du Roi Catholique à la cour de France. Il porte le nom de marquis de Mora, titre traditionnel du premier-né de cette noble maison. Elle s'enflamme pour ce brillant jeune homme, et il s'enflamme pour elle. Leurs amours sont traversées par l'opposition de la famille de Mora et surtout par sa déplorable santé, qui l'oblige à quitter Paris pour aller, à plusieurs reprises, se refaire sous le climat plus clément de l'Espagne ou aux eaux de Bagnères. Cette passion fut-elle platonique? Le marquis de Ségur en était convaincu; le dernier biographe de M^{lle} de Lespinasse, André Beaunier, en était moins sûr². Quoi qu'il en soit, il semble bien que Julie songea à épouser Mora, marié à douze ans, devenu veuf à vingt. Le 21 juin 1772, tandis que Mora crachait le sang à Bagnères, Julie rencontrait le comte de Guibert, s'éprenait de lui et, le 10 février 1774, devenait sa maîtresse, le même jour où Mora, revenu à Madrid, était brusquement terrassé par une nouvelle attaque, celle dont il ne devait se relever jamais. Quelles tempêtes, quelles terreurs, quels remords suscita dans l'âme orageuse de Julie cette dualité étrange de passion, on le sait par cette correspondance où elle se livre tout entière avec une franchise que la folie de l'âme la plus romanesque qui fut jamais explique, qu'une sincérité indéniable excuse, mais qui n'a rien à voir avec le bon sens et la raison.

Les médecins de Madrid soignaient la phtisie de Mora par les remèdes les plus violents, « doses massives et répétées de fer, de quinquina, surtout innombrables saignées, suivant l'habitude espagnole ». Ses amis parisiens, justement inquiets de cette médication brutale, obtinrent qu'il revint à Paris, pour consulter le fameux Lorry. Il quitta Madrid le 3 mai 1774, voyageant par petites journées, afin d'éviter la fatigue et les cahots des mauvais chemins. « Les premiers jours, dit le marquis de Ségur, se passèrent sans encombre: il commençait à prendre espoir: « J'ai en moi de quoi vous faire oublier tout ce que je vous ai fait souffrir », mandait-il à Julie le 10, après

1. *Julie de Lespinasse*. Paris, Calmann-Lévy, in-8°, 3^e édition.

2. *La vie amoureuse de Julie de Lespinasse*. Paris, Flammarion, 1925 (collection *Leurs amours*), p. 56-59.



THE HISTORY OF THE

1790

The first part of the history of the
the second part of the history of the
the third part of the history of the
the fourth part of the history of the
the fifth part of the history of the
the sixth part of the history of the
the seventh part of the history of the
the eighth part of the history of the
the ninth part of the history of the
the tenth part of the history of the

une semaine de voyage. Ce même jour, une hémorragie brisait ses dernières forces. Il voulut néanmoins poursuivre le trajet, qui ne fut qu'une longue agonie. « De Bordeaux, 23 mai 1774, en arrivant et presque mort »; c'est ainsi qu'il datait un nouveau billet à Julie. Après avoir décrit l'impression produite par cette nouvelle sur son amie, M. de Ségur ajoute : « Les sombres prévisions de M^{lle} de Lespinasse n'étaient que trop fondées. Dans la ville de Bordeaux, au fond de la chambre d'auberge où l'on avait porté l'héritier des Fuentès, un être décharné, ravagé par le mal, se débattait en vain, avec une énergie farouche, contre la mort qui le privait de la consolation de revoir son amie. Trois jours entiers, il lutta contre l'agonie, conservant sa pleine connaissance. Il semble qu'à cette heure suprême la foi de son enfance se soit réveillée dans son âme; il est, en tout cas, avéré que le curé de la paroisse voisine lui vint administrer les secours de la religion. Le 27 mai, rassemblant ses forces, de sa main défaillante, il traça pour Julie quelques lignes empreintes de désespoir et de tendresse : « J'allais vous revoir; il faut mourir. Quelle a reuse destinée!... Mais vous m'avez aimé, et vous me faites encore éprouver un sentiment doux. Je meurs pour vous... » Cette même journée, il rendit le dernier soupir, et on l'enterra le lendemain — avec une certaine « pompe », comme s'exprime l'acte de décès — dans l'église, aujourd'hui détruite, de Notre-Dame de Puy-Paulin. Avant de l'ensevelir, ses serviteurs retirèrent deux bagues de son doigt : l'une encerclait une mince tresse de cheveux, des cheveux de Julie; l'autre était un simple anneau d'or, où était gravée cette devise : *Tout passe, hormis l'amour*. La première de ces bagues fut envoyée par la duchesse de Villa-Hermosa¹ à mademoiselle de Lespinasse, qui la lui restitua plus tard par testament. Les deux reliques se retrouvent de nos jours encore parmi les souvenirs de famille de cette noble maison². »

Bien que l'acte de décès de Mora, auquel fait allusion ce récit, ait été imprimé parmi les documents complémentaires des *Lettres inédites de mademoiselle de Lespinasse*, publiées par M. Charles Henry, il n'est pas inutile de le reproduire ici :

Sepul. de Son
Excellence M^r Joseph
de Pignatelli, marquis
de Mora [grand
d'Espagne].

L'an mille sept cent soixante et quatorze et le
vingt et septième jour du mois de mai, est decedé
dans cette paroisse très haut et très puissant sei-
gneur Joseph de Pignatelli et Gonzaga, marquis
de Mora [grand d'Espagne de la première classe],
gentilhomme de la chambre de Sa Majesté Catho-

1. Maria Manuela Pignatelli, sœur de Mora, qui avait épousé, le 1^{er} juin 1769, le duc de Villa-Hermosa, intime ami de son frère.

2. Marquis de Ségur, *op. cit.*, p. 436, 437-438. — Les éléments de ce récit ont été tirés d'un volume du P. Luis Coloma, *Retratos de antaño* (Madrid, 1895) et d'un opuscule du même auteur, *El Marques de Mora* (Madrid, 1903), rédigés d'après des papiers de famille.

THE
JOURNAL
OF
THE
AMERICAN
MEDICAL
ASSOCIATION
PUBLISHED WEEKLY
CHICAGO, ILL.
1914

lique avec exercice, âgé d'environ trente ans, fils légitime et premier né de Son Excellence Monsieur le comte de Fuentes et de sa dame Marie Louyse de Gonzaga, veuf de très haute et très puissante dame Marie Ignace Abarca de Bolea, et le lendemain son corps a été pompeusement enterré dans l'église, presants M^{rs} Ducastaing et Duviala, prêtres habitués, En foi de quoi

BALETTE, vic. de Puy-paulin.

SANDRÉ, curé de Puy-paulin approuvant
les ratures et additions faites dans
le dit acte, ce 19 juillet 1774¹.

Aux documents déjà connus il est possible d'en ajouter de nouveaux, qui précisent le récit du marquis de Ségur. Ils sont tirés des archives du consulat d'Espagne à Bordeaux et m'ont été communiqués par M. Manuel Núñez de Arenas, qui recherche, depuis plusieurs années, les traces laissées dans notre ville par les Espagnols au XVIII^e siècle.

Le 1^{er} juin 1769, Mora assistait à Madrid, comme témoin, au mariage de sa sœur avec le duc de Villa-Hermosa. Le marié, retenu en France par ses fonctions de secrétaire d'ambassade, fut représenté par le comte d'Aranda. Le surlendemain de la nocé, Mora partit pour Paris avec la nouvelle duchesse; il était chargé de la remettre aux mains de son époux². Il passa par Bordeaux et, à cette occasion, le comte de Fuentes écrivait, le 9 juin, à Raimundo de Onis, consul d'Espagne en cette ville, de lui remettre des lettres : « Estimasi a Vm. entregue al Marqués de Mora, mi hijo, las cartas adjuntas a su paso por esta ciudad. »

En 1772, Lorry, médecin de Mora, lui prescrivit de faire une saison à Bagnères, station thermale alors fort réputée pour les affections de poitrine. Au même moment, le comte de Fuentes, dont la fortune avait été fortement ébréchée par la vie coûteuse de Paris et de Versailles, et dont la femme était gravement malade, quittait la capitale, qu'il avait prise en dégoût, et s'en allait en congé à Madrid, d'où il ne devait plus revenir. Le 7 août, Mora s'arrachait aux bras de Julie et partait pour Bagnères. Le chevalier Fernando Magallon, secrétaire de l'ambassade, resté à Paris, remerciait, le 21 septembre, le consul

1. Arch. munic. de Bordeaux, reg. paroiss. de Puy-Paulin, mariages et décès, du 18 octobre 1757 au 27 avril 1785, n° 953. — Les mots entre crochets ont été raturés. De plus, au lieu de : *très haut et très puissant seigneur*, le vicaire avait d'abord écrit : *Son Excellence monsieur*, et au lieu de : *très haute et très puissante dame Marie Ignace Abarca de Bolea*, il avait mis : *dame de Bolea Ximenez, fille légitime de Son Excellence monsieur le comte d'Aranda*. M^{me} de Mora s'appelait Maria Ignacia del Pilar et son père était don Pedro Abarca y Bolea, comte d'Aranda, qui fut président du conseil de Castille de 1766 à 1773.

2. Marquis de Ségur, *op. cit.*, p. 341.

d'Espagne à Bordeaux de l'avoir avisé du passage dans notre ville du comte de Fuentes et lui communiquait les nouvelles que Mora lui avait données de Bagnères. Le malade se montrait fort optimiste sur son état, qui était pourtant des plus précaires, et annonçait qu'il partirait, le 14 ou le 15, pour Bayonne :

Paris, 21 de set^e de 1772.

Mui s^r mio. He estimado a Vm. mucho el cuidado de avisarme el pas^o por esa ciud^a del s^r conde de Fuentes, de q^e doy a Vm. las mas expresivas grac^{as}. Igualm^{te} q^e de las not^{as} que me da de Bañeras. Yo he tenido de alli carta del s^r marq^s de Mora, q^e me dice continuar mui bien en su convalecencia, y q^e cree se hallará en estado de ponerse en marcha para Bayona el 14 o el 15.

Agradezco a Vm. las finas expres^{as} con q^e me faborece y ofreciendome a la disposic^{on} de Vm. con la mas verdadera volunt^d, ruego a D^a g^a a Vm. los m^{as} a^s q^e deseo.

B. L. M. de Vm.

su mas seg^o y verd^o ser^{or}.

Fern^{do} de MAGALLON¹.

S^r D^a Raymundo de Onís.

Sur le dernier séjour et la mort de Mora à Bordeaux, les archives du consulat fournissent les documents suivants. C'est d'abord une lettre du consul au marquis de Grimaldi, premier secrétaire d'État.

Burdeos, y mayo 25 de 1774.

Ex^{mo} S^r marqués de Grimaldi.

Excmo S^r Señor : Antes de ayer, a las 11 de la mañana, llegó a este Puerto en continuacion de su viaje a Paris el s^r marqués de Mora, pero en un estado de abatimiento tan grande que se creyó necesario hacerle ver por un medico de aqui.

Con esto (2) el que hay en esta ciudad de mayores luces pasó a ver a su Excellencia, le mando descansar todo el dia de ayer y por la noche al tiempo de despedirse dejó dispuesto el método que este caballero debia observar hasta Paris.

Esta mañana, a las 5, despues de una inquieta noche, ha tenido un ataque o dolor de espaldas acompañado de combulsion, que puso en el mayor cuidado a sus gentes. Volviose a llamar al medico; despues de haber bien examinado con otro de la facultad el estado de su Excellencia, da poquissimas esperanzas.

El s^r marqués ignora aun esta crítica situacion, y aunque escribio ayer al s^r conde de Fuentes contando partir esta mañana, me encarga que no publique esta novedad, sin duda por lo que mira a su querido padre.

Una ligera indisposicion a los ojos me priva del honor de poder escribir a su Excelencia por mi mismo. Que es cuanto puedo decir a V^o Ex^a sobre este asunto.

Ntro S^r guarde a V. Exc^a m^{as} a^s como deseo².

1. Sur Magallon, cf. M. de Ségur, *op. cit.*, p. 310-311.

2. Minute.

Le 27, Mora expirait. Voici le récit circonstancié de ses derniers moments, que le consul expédiait aussitôt au marquis de Grimaldi :

Burdeos, a 27 de mayo de 1774.

Al marqués de Grimaldi.

Excmo S^r S^r : Despues de haber escrito a V. E. el miercoles la situacion del s^r marqués de Mora, los progresos fueron tan señalados que se creyó necesario administrarle el mismo día por la tarde; entre (?) la noche tuvo algunas repeticiones de combulsion en que creimos que se nos fuese : la expectoracion, que habia casi cesado, nos indicaba el peligro; pero habiendo vuelto a seguir, aunque lentamente, el jueves, se creyó procurase algun alivio. La fatiga y ardor del pecho volvieron despues a interrumpirla y habiendo empezado a poco tiempo a levantarse el pecho, fué Dios servido llevarsele para sí el viernes, a las 8 de la mañana, dando un ejemplo de edificacion y de humildad cristiana a cuantos nos hallábamnos presentes.

Me ha parecido comunicar a V. Ex^a esta novedad, aunque despacho en derecho con ella al s^r marqués de Rubi, para que disponga el animo del s^r conde de Fuentes; es cuanto ocurre decir a V. Ex^a, a quien reitero mi obsequiosa obediencia.

Ntro S^r...

A cette minute est jointe la note suivante :

[Au dos :] Al marqués de Grimaldi. Le aviso con el criado del conde de Fuentes la muerte del marqués de Mora.

Mora expira donc le jeudi, à huit heures du matin, après avoir été administré la veille au soir. Il était descendu au grand hôtel Richelieu, situé sur les fossés de l'Intendance, ancienne demeure de la famille parlementaire de Pichon, loué depuis le 1^{er} janvier 1760 à Paul Lanes, traiteur¹. Informé le premier de sa mort, le consul, D. Raimundo de Onis, qui habitait dans le voisinage, rue Sainte-Catherine, paroisse Saint-Mexent, se rendit aussitôt à l'hôtel pour apposer les scellés sur les effets et les papiers du défunt. Mais la nouvelle de la maladie et du décès d'un personnage tel que le marquis de Mora, que l'on croyait — à tort — être un grand d'Espagne, s'était répandue en ville. Sur requête du conseiller au présidial Rambault, « faisant les fonctions de procureur du Roi, attendu son absence et celle des avocats du Roi », Jacques Verdery, « conseiller du Roi, magistrat présidial en Guienne en l'absence de M. le lieutenant général », se transporta, dès les neuf heures du matin, à l'hôtel Richelieu, accompagné de son greffier Jean Courouneau, de son collègue Rambault et de l'huissier Valance, pour constater le décès et apposer les scellés. Ils s'y heurtèrent au consul, qui avait commencé à apposer les siens et un conflit d'attributions éclata devant le cadavre.

¹. Voir sur l'hôtel Richelieu, qui a fait place en 1900 aux magasins de la Belle Jardinière, la notice et les documents publiés par Pierre Meller dans les *Archives historiques de la Gironde*, t. XXXV, p. 276-313.

Le consul, pour légitimer son intervention, invoqua l'article 8 d'une convention signée le 13 mars 1769 entre la France et l'Espagne et qui disait : « Les successions des Français passagers en Espagne et des Espagnols passagers en France, décédés avec testament ou *ab intestat*, seront liquidées par les consuls ou vice-consuls respectifs, aux termes prévus par les articles 33 et 34 du traité d'Utrecht et le produit entier sera remis aux héritiers, présents ou absents, sans qu'aucun tribunal puisse s'y immiscer. Cependant, si, pour vérifier ou sauver quelques intérêts que quelques particuliers de l'endroit pourraient répéter sur ladite succession, la présence de la justice était nécessaire, ce serait à la juridiction militaire à intervenir, et cela de commun accord avec le consul ou vice-consul et pas autrement, lesquels unanimement pourront former l'inventaire et y apporter les attentions et précautions nécessaires, pour éviter toute soustraction quelconque, de même que pour garder lesdits effets en lieu de sûreté, à la satisfaction du consul, selon ledit article 34. En outre, les consuls ou vice-consuls auront la faculté d'enquérir et faire la recherche nécessaire pour vérifier s'il se trouve dans ladite succession quelques fonds ou effets qui puissent appartenir aux souverains respectifs. »

Le texte paraissait clair et le droit du consul évident. Le conseiller Verdery refusa de le reconnaître, alléguant que la convention du 13 mars 1769 n'avait pas été enregistrée par le Parlement de Bordeaux. Le consul répondit qu'elle l'avait été par l'Amirauté de Guienne¹. Mais, pour « prévenir des discussions d'éclat », il crut plus prudent de ne pas insister et céda la place aux deux officiers du présidial qui commencèrent aussitôt leur opération².

Le traiteur Lanes les introduisit dans un appartement du premier étage de l'hôtel, prenant jour sur les fossés de l'Intendance, où il leur montra le cadavre du défunt « gissant ». Là se trouvaient les gens du marquis de Mora : son secrétaire, Joseph Naredo, son chirurgien, Diego Garrido³ et ses deux valets de chambre, Ramon da Mesa et Antonio Flor. Ils leur firent prêter serment. Le chirurgien n'entendant pas le français, on alla chercher Destouesse, « interprète ordinaire de la langue espagnole, demeurant rue Sainte-Catherine », qui servit d'intermédiaire. Tous jurèrent à Dieu n'avoir ni soustrait, ni « latité » aucuns « effets, or, argent, titres, papiers ou autres documents appartenant au défunt ». Le valet de chambre da Mesa remit au greffier huit clés dont il était nanti. Là-dessus se présenta le sieur Dominique Cabarrus jeune, « négociant à Bordeaux, demeurant rue Neuve,

1. L'enregistrement est du 7 août 1769 (Arch. dép. de la Gironde, Amirauté de Guienne, 1 B, 13, f^o 3 v^o, 7 r^o).

2. Ce conflit est connu par la requête du consul au grand-sénéchal de Guienne, citée plus loin.

3. Le marquis de Ségur ne parle pas de Joseph Naredo et appelle le médecin Navarro (*op. cit.*, p. 435).

paroisse Saint-Michel », qui dit qu'il était correspondant du défunt en cette ville, et fit observer « qu'il était convenable de charger quelqu'un de somme suffisante pour fournir soit aux frais funéraires du défunt, soit à d'autres dépenses urgentes, même pour dépêcher un courrier afin de porter la nouvelle de la mort dudit sieur marquis de Mora à sa famille ».

Les magistrats firent alors ouvrir une cassette de bois ferrée et couverte de peau, qui contenait de l'or, de l'argent, des bijoux et des papiers. On fit l'inventaire du numéraire enfermé dans la cassette. Il s'y trouvait : « un sac, contenant en argent neuf cents soixante livres; un rouleau de papier contenant soixante huit louis d'or de vingt quatre livres, formant 1.632 livres; un autre rouleau contenant quarante un louis d'or de quarante huit livres, formant 1.968 livres; une bourse de soye contenant sept louis d'or de quarante huit livres, et seize de vingt quatre livres, formant 720 livres; dans une bourse de peau, quarante six quadruples monnoye d'Espagne, valant soixante seize livres pièce, formant 3.496 livres; dans une autre bourse de peau, quarante six autres quadruples, même valeur, cy 3.496 livres », au total 12.272 livres. Cette somme fut remise à Cabarrus, qui s'en chargea et promit d'en rendre compte.

La cassette refermée à clé fut portée, ainsi que tous les effets indiqués par le valet de chambre pour appartenir au défunt, dans une chambre du second étage. Le tout fut mis dans une armoire « à deux portes, bois de sapin », qui fut fermée à clé; sur la serrure on apposa les scellés au cachet de la sénéchaussée. On fit de même pour une malle que l'on remplit des habits du défunt et d'autres effets et sur un portemanteau, que l'on garnit avec le surplus des effets et sur lequel on ficela deux matelas, ceux sur lesquels Mora était étendu pendant son voyage. On procéda enfin à l'inventaire de tout ce qui restait, savoir : « un lit de voyage pliant; une comode couverte de marroquin avec son bassin de cuivre rouge; une paire de bottes fortes et une scelle. Plus, dans la remise de l'hôtel, une berline sur quatre roues, couverte de toille cirée, l'intérieur de laquelle berline est garnie de velours d'Utreck jaune et de deux coussins même étoffe. » Les magistrats se retirèrent, après avoir confié la garde des scellés et « effets laissés en évidence » à l'huissier Valance et à son assistant Bernard Delage¹.

Le valet de chambre Antonio Flor n'avait pas été présent à toute l'opération. Il était parti d'urgence, en courrier, pour porter à Madrid la nouvelle de la mort de Mora à son père, le comte de Fuentes, et au marquis de Grimaldi. Le consul en informa aussi le secrétaire de l'ambassade d'Espagne à Paris, Magallon, en le chargeant de

¹. Arch. dép. de la Gironde, B, Sénéchal de Guienne, verbaux non classés, liasse 1772-1780, original. — Une copie se trouve aux archives du consulat d'Espagne.

prévenir l'ambassadeur, qui n'était autre que le beau-père de Mora, le comte d'Aranda. Celui-ci lui accusa réception le 3 juin, de « la fatal noticia de la muerte » de son gendre et « de las disposiciones que de palabra le había recomendado, y del exacto cumplimiento que daría a todas ellas ». Quant à Magallon, qui avait été le joyeux compagnon de Mora lors de son premier séjour à Paris, d'octobre 1764 à janvier 1767, il remercia le consul, le 10 juin, par la lettre suivante :

Doy a Vm. muchas gracias por el cuidado que se ha servido tener de avisarme tambien la muerte del pobre marqués de Mora i esta desgracia me ha sido extremadamente sensible por la intima amistad que teniamos y porque realmente es una gran perdida para su Familia y para el Estado, pues si hubiera recobrado la salud, hubiera podido serle utilísimo. Su pobre padre es el que causa ahora la mayor pena.

Le 4, le consul écrivait à Aranda pour lui annoncer qu'on avait dit la messe de huitaine accoutumée :

Tengo concluidas las ceremonias de Iglesia, esto es el oficio acostumbrado en la octava, con la dignidad que corresponde.

On a vu, par l'acte de décès, que Mora fut inhumé dans l'église de Notre-Dame de Puy-Paulin. Le consul se préoccupait de faire mettre une épitaphe sur la pierre tumulaire. Il écrivait, le 11 juin, à Aranda :

No ignorando cuanto es sensible al corazon de V. E. todo aquello que tiene relacion al consabido fatal suceso, tampoco me atrevo a hablarle de él, sino con temor y pena. Pero la indispensable circunstancia de haber de recurrir a V. E. por los nombres que no he encontrado de la Exma Sra, su difunta hija, que han de escribirse en una lapida en que pense desde luego y es de la aprobacion del Sr Conde de Fuentes, no he podido evitar el molestar de nuevo a V. E. sobre este asunto.

Il est permis de supposer que c'est à la suite de cette demande, qui eut pour effet de fixer le texte de l'épitaphe, que fut modifié, comme on l'a vu plus haut, celui de l'acte de décès.

Les 12.272 livres remises à Cabarrus lui avaient permis de faire faire au défunt des obsèques « pompeuses ». Le comte de Fuentes voulut que le clergé de Puy-Paulin célébrât mille messes pour le repos de son âme. C'est ce qu'apprend la lettre suivante du consul à Aranda, en date du 18 juin :

Entre otras cosas, se ha servido mandarme S. E. que extendiese el sufragio de las misas hasta el número de mil, con la limosna correspondiente; y aunque la cantidad cuantiosa de la cera ha dejado bastante utilidad al clero y seminarios pobres de Burdeos que asistieron, con todo ha parecido a dicho Sr. Conde el que se hiciese alguna expression al Cura.

Le valet de chambre Antonio Flor, expédié le 27 mai à Madrid, avait porté au comte de Fuentes, avec la nouvelle de la mort de son

THE HISTORY OF THE
CITY OF BOSTON
FROM THE FIRST SETTLEMENT
TO THE PRESENT TIME
BY
JOHN B. BOWEN
OF THE CITY OF BOSTON
IN TWO VOLUMES
VOL. I.
BOSTON: PUBLISHED BY
J. B. BOWEN, 1845.

THE HISTORY OF THE
CITY OF BOSTON
FROM THE FIRST SETTLEMENT
TO THE PRESENT TIME
BY
JOHN B. BOWEN
OF THE CITY OF BOSTON
IN TWO VOLUMES
VOL. I.
BOSTON: PUBLISHED BY
J. B. BOWEN, 1845.

fil, la protestation du consul contre la démarche du présidial. Fuentes lui adressa, par retour du courrier, un pouvoir en forme, daté de Madrid, 1^{er} juin, qui l'autorisait à prendre possession des effets de Mora, faire lever les scellés et poursuivre l'affaire à toutes fins utiles. Ce pouvoir, accompagné d'une traduction française visée par Philippe de Samaniego, secrétaire « chargé du bureau de l'interprétation des langues¹ », avait été légalisé à Aranjuez, le 2 juin, par l'ambassadeur de France, marquis d'Ossun.

Le même jour, le marquis de Grimaldi expédia ce pouvoir au consul de Bordeaux, par la lettre suivante :

En este instante recibo con un postillon el poder adjunto que me remite desde Madrid el Sr. Conde de Fuentes y lo dirijo a Vm. desde luego por no perder la ocasion de este ordinario.

Con este motivo diré a Vm. que recibí su carta del 25, la otra del 27, que trajo el criado del difunto Marqués de Mora; habiendo parecido muy acertado quanto Vm. dispuso de resultas de la llegada del mismo Marqués y de haberse agravado en esa ciudad. Dios guarde a Vm. m^a a^c c^o d^o.

Aranjuez, 2 de junio de 1774.

EL MARQUÉS DE GRIMALDI.

S^r D. Raimundo de Onis.

[*Au dos :*] El Marqués de Grimaldi. Me envia el poder y carta del Conde de Fuentes p^r liquidar la testamentaria del Marqués de Mora.

En possession de cette pièce, D. Raimundo de Onis adressa au grand-sénéchal de Guienne une requête où il exposait le conflit qu'il avait eu à l'hôtel Richelieu avec les officiers du présidial, protestait contre l'apposition des scellés, comme contraire à l'article 13 de la convention du 13 mars 1769 et au traité d'Utrecht, « l'une des principales lois du droit des gens entre les nations de l'Europe », et déclarait qu'il adressait une copie de sa protestation à la cour d'Espagne et au comte d'Aranda, ambassadeur en France de Sa Majesté Catholique. Cette requête fut signifiée le 4 juin aux officiers du sénéchal présidial.

A l'envoi du document communiqué par le consul, Aranda fit la réponse suivante :

Señor mio. He recibido ultimamente dos cartas de Vm., ambas relativas a los sellos puestos por esa Justicia en los efectos de mi yerno el difunto Marqués de Mora y dirigidas a probar que toca a Vm. solo, y no a ella, esta diligencia. En la segunda de 4 de este mes me remite Vm. copia de la protesta que ha formado de acuerdo con Mr Delarose, para estar en regla.

1. Sur Philippe de Samaniego, archidiacre de Pampelune, chevalier de l'ordre de Saint-Jacques, conseiller du roi et secrétaire général, interprète des langues étrangères, et sur ses rapports avec l'Inquisition, cf. Llorente, *Histoire critique de l'Inquisition d'Espagne*, trad. Pellier, Paris, 1817, t. II, p. 549-550 et 546.

Aunque esta bien que hiciese Vm. esta protesta, no puedo dejar de decir que el pretender Vm. ser unico en semejantes casos, sin intervencion de la Justicia, se opone a lo que proviene el artº 8 de la Convencion de 1769. Lea Vm. con atencion el segundo periodo de el, que empieza: *Sin embargo, para verificar... podra... la justicia ordinaria proceder con intervencion del Consul*, etc., y hallara Vm., despues de haberla bien examinado, que su verdadero sentido es el que la justicia ha de concurrir siempre con el Consul, el qual no se encuentra en la traduccion que Vm. hace de este mismo periodo: *Cependant, si pour verifier... la présence de la justice étoit nécessaire, ce seroit à la Jurisdiction militaire*, etc., cuya explicacion trunca enteramente la letra y el espiritu del articulo.

Resulta, pues, de este examen que Vm. debia reducirse a pedir sencillamente que no se procediese a nada sin su intervencion y consentimiento, que es lo mismo que respondi a Mr Delarose antes que me llegasen las cartas de Vm., a qⁿ desco gº Dios mº aº. Paris, 10 de junio de 1774.

Blm de Vm. su
seg^{ro} serv^{or}

EL CONDE DE ARANDA.

S^r D^{na} Raymundo de Onis.

La lettre de l'ambassadeur était significative. Elle mettait les choses au point. Le consul avait allégué incomplètement le texte de la convention de 1769. Il ne lui donnait nullement le droit qu'il revendiquait. Dès lors, il n'était plus admis à demander la levée des scellés apposés par le présidial que comme fondé de pouvoir du comte de Fuentes, héritier naturel de Mora. C'est dans ces conditions que le président présidial, lieutenant général en la sénéchaussée de Guienne, Joseph-Sébastien de Laroze accomplit cette formalité.

Le 10 juin, à onze heures du matin, accompagné du sieur Lafargue, avocat du roi, faisant fonctions de procureur, et du greffier Jean Couronneau, il se rendit en personne à l'hôtel Richelieu, où il trouva le consul et Cabarrus, ainsi que l'huissier Valance, gardien des scellés. Il procéda à la levée des scellés et fit remettre à de Onis les clés, au nombre de neuf¹. Puis Cabarrus rendit compte des 12 272 livres dont il avait été chargé et dont quittance judiciaire lui fut octroyée. Le lieutenant général fit parapher par le consul et le procureur Lafargue le pouvoir du comte de Fuentes, pour être annexé au procès-verbal de levée. Enfin il decida que l'huissier Valance recevrait 75 livres pour avoir gardé les scellés pendant quinze jours, son assistant 22 livres 10 sols et l'interprète Destouesse 6 livres pour le concours qu'il avait prêté le 27 mai².

Le 14 juin, le consul adressa une requête au lieutenant général

1. Le procès-verbal du 27 mai n'en avait mentionné que huit.

2. Le verbal de levée des scellés, la requête du consul et le pouvoir du comte de Fuentes se trouvent dans la liasse du présidial citée plus haut.

pour être autorisé à vendre les effets du marquis de Mora. Le dernier document fourni par les archives du consulat est une lettre que de Onis écrivit au comte d'Aranda le 16 juillet :

Burdeos, 16 de julio 1774.

En su debido tiempo y en el preciso en que me hallaba incomodado a mi vista, tuve el honor de escribir a V. E. la adjunta carta relativa a la sucesion del s^r marqués de Mora; y habiendose equivocado en sobreescrito, la ha hecho correr de Paris a España, dedonde me la devuelve el s^r conde de Fuentes.

J'ignore ce que contenait cette lettre, qui, par suite d'une erreur d'adresse, parvint avec un fort retard au comte d'Aranda. Elle nous eût sans doute appris la destinée dernière des effets, bijoux et papiers de Mora.

On sait quel fut le désespoir de Julie en apprenant la mort de l'homme qui l'aimait et qu'elle aimait encore, en dépit de la fatale soirée du 10 février. Elle voulut se suicider, elle devint comme folle, elle ne se consola un peu qu'en infligeant à Guibert le plus désobligeant parallèle entre le défunt et lui. Guibert accepta, d'ailleurs, cette situation bizarre. En octobre, il partait pour Libourne, où la légion corse, dont il était colonel, venait d'être envoyée pour tenir garnison à la place du régiment de Dauphin-Dragons. De Libourne il vint à Bordeaux. Il y était attiré par sa tante, M^{me} de Lagraulet, dont le mari était commandant du Château-Trompette. Mais il y était aussi contraint par Julie, qui exigea qu'il fît une enquête, interrogeât le consul, recueillît de minutieux détails sur les derniers moments de Mora. Et il rendit compte en ces termes, le 8 octobre : « Pourquoi aggraver vos maux en vous imaginant que vous avez pu contribuer à sa mort ? Il la portait dans son sein depuis deux ans, et y avait échappé deux fois en Espagne ; il était parti mourant. Le consul à Bordeaux m'a dit que le médecin avait prononcé que partout il serait mort de même¹. » C'était le bon sens même ; mais la douleur de Julie n'avait rien à voir avec le bon sens.

L'église Notre-Dame de Puy-Paulin a été démolie sous la Révolution. Qu'est devenue la pierre tombale du marquis de Mora ? Il est peu probable que ses restes aient été exhumés. Ils doivent reposer dans le sous-sol de la place Puy-Paulin, ouverte alors sur l'emplacement de l'église.

PAUL COURTEAULT.

1. Archives du comte de Villeneuve-Guibert. Cité par le marquis de Ségur, *op. cit.*, p. 439, n. 1.